

# L'ÉTÉ OÙ J'AI DIT OUI

Lindsey  
Roth Culli



YA

Hugo • New Way

L'ÉTÉ OÙ  
J'AI DIT OUI

Collection New Way dirigée par Dorothy Aubert

Ouvrage dirigé par Dorothy Aubert

Couverture par Camille Decoster

Illustrations de couverture :

© GettyImages - Malte Mueller

© Shutterstock - K N - Happiest Sima

Texte : © Alloy Entertainment, 2020

Titre original : *Say Yes To Summer*

Première publication par Delacorte Press, une division de Random House  
Children's Books, division de Penguin Random House LLC, New York

Pour la présente édition :

© 2021, Hugo Roman, département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 - Paris

[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755688610

Dépôt légal : juin 2021



# L'ÉTÉ OÙ J'AI DIT OUI



Lindsey  
Roth Culli



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pauline Vidal



Hugo  New Way



*Pour Sam. Toujours.*

# 1

Rien de plus terrible que de faire une crise d'angoisse existentielle en plein discours d'adieu de major de promo.

– Je, euh...

Je jette un coup d'œil sur la fiche froissée entre mes doigts, et mes notes soigneusement dactylographiées s'embrouillent jusqu'à ressembler davantage à une soupe de pâtes alphabet qu'au discours que je viens de passer tous mes instants libres du mois à perfectionner – sautant le déjeuner, le répétant sous la douche le soir, chantonnant sans arrêt ses paroles tout en saupoudrant les pizzas de fromage râpé dans la cuisine torride du restaurant de mes parents. Je sens encore mes joues s'embraser comme si je me trouvais devant un four à deux cent soixante degrés, avec une rivière de sueur salée qui me coule sur la lèvre.

Je m'oblige à regarder la foule, mes camarades qui me dévisagent, l'air de s'endormir, tout en guettant, comme il se doit, la quinte de toux qui m'obligerait à quitter la scène : Tricia Whitman, que je connais grâce à ses innombrables posts Instagram hashtag sapéepourlacroisière, va passer les quinze jours à venir sur un luxueux paquebot quelque part dans les Caraïbes. Henry Singh qui s'est méchamment

engueulé avec son petit ami en plein milieu du dîner, il y a deux semaines, jusqu'à lui renverser une salade Caesar sur les genoux avant de filer vers le parking. Cecily Johnston, la seule personne de toute notre école qui a obtenu de meilleures notes que moi au test d'entrée en fac...

En réalité, je ne suis amie avec aucun d'entre eux. Je ne leur ai pour ainsi dire jamais adressé la parole. Ça ne signifie pas que j'ignore qui ils sont même si, dans leur grande majorité, en voyant mon nom sur le programme ce matin, ils ont dû se tourner vers leur voisin pour balancer quelque chose comme : *c'est qui, Rachel Walls?*

Cette idée me fait frémir et j'imagine leurs sourcils froncés alors qu'ils essayaient de m'identifier : étais-je l'étudiante étrangère venue juste pour le semestre ? La théâtruse cheloue toujours en noir avec de la résille ? Une concierge particulièrement brillante qui se serait glissée dans la classe de maths de Mme Ali, cette nuit, pour résoudre des équations compliquées au tableau ?

Quelques-uns paraissent vaguement me reconnaître lorsque je grimpe sur le podium : *Oh... elle.*

*La mégalo. La rabat-joie. La coincée.*

*Reprends-toi, Patatina.* J'entends la voix de Nonna résonner dans ma tête à l'instant précis où je l'aperçois, avec sa coupe grise au carré, à côté de maman et de mon beau-père, vers le fond de la salle. Je prends une longue inspiration parfumée au polyester de ma toge universitaire, et m'éclaircis la gorge une fois de plus. Après tout, ce n'est pas parce que je ne risque pas d'être élue l'élève populaire de l'année – ce sera Clayton Carville, la star à la somptueuse mâchoire de l'équipe de foot de Westfield – que je n'ai pas gagné ce combat. À peu près le contraire. En fait, les options qui m'ont rendue complètement invisible à ces gens sont exactement celles qui m'ont amenée ici, à ce moment et à ce qui va s'ensuivre.

C'est-à-dire faire ce fichu discours et me tirer de cette ville pour que ma vraie vie puisse enfin commencer.

Les mains appuyées sur le pupitre, je continue :

– Si vous allez à Oval Beach aujourd'hui, pour y bâtir un château de sable, retournez-y demain, il aura disparu. Ce mouvement vers le chaos – en science, on l'appelle *entropie* – est inévitable. Rien n'échappe à son acharnement. Dans un système fermé, laissé à ses propres dispositifs, le désordre et le chaos ne cessent d'augmenter. Interminablement. Tandis que l'ordre exige des efforts. De l'énergie. Une masse d'énergie. Et nos réussites ici, à Westfield, ne forment pas une exception. Les clubs de débat comme les nôtres n'atteignent pas le Tournoi national sans un certain entraînement. Les équipes de football comme les nôtres ne remportent pas les championnats d'État sans esprit d'équipe et collaboration.

Là, je jette un coup d'œil vers Clayton – bon, d'accord, il est possible que j'aie ajouté le football afin de me donner une excuse pour le regarder, là, étalé au deuxième rang, avec ses longues jambes légèrement écartées – avant de poursuivre :

– Mes chers camarades, nous ne sommes pas arrivés là par hasard, mais grâce à un travail acharné, une forte implication, beaucoup d'énergie et de sacrifices. Et s'il faut célébrer la réussite de ces dernières années, ceci n'est qu'une cérémonie du *commencement*. Aujourd'hui, nous marquons la fin du lycée *et* le début de quelque chose de nouveau.

Je jette de nouveau un coup d'œil vers Clayton, irrésistiblement attirée par sa longue silhouette souple, bien que je n'aie plus l'excuse de la citation contextuelle, et là, je manque laisser tomber mes fiches en m'apercevant qu'il me regarde. Quelque part, c'est normal, je sais – après tout, je suis en train de prononcer son discours de fin d'études secondaires –, et voilà qu'il me *sourit*, de cette expression espiègle tout en

fossettes, laissant apparaître, un quart de seconde, sa langue entre ses dents bien blanches et bien droites.

Question : et si on pouvait tomber enceinte d'un simple sourire ?

Jusqu'à ce que le directeur Howard s'avance, dise quelque chose dans le micro, provoquant les acclamations de l'auditoire ; là, je prends conscience d'avoir, en quelque sorte, achevé mon discours. Tout le monde se lève et c'est un envol de chapeaux carrés à pompon. Sauf le mien. En fait, je serais incapable de le rattraper, même si je n'ai pas conçu de façon immaculée le bébé-sourire de Clayton Carville. Pas question que je prenne ce risque maintenant. Pour voir ce couvre-chef atterrir à six rangées de moi, avec celui de quelqu'un d'autre dans la main – plein de sueur, de soins capillaires et de pellicules.

Dégueu.

Finalement, je coince le truc sous mon bras et applaudis poliment, réponds à quelques signes, puis me fraie un chemin au milieu de cette épaisse foule bruyante. Je viens de repérer le crâne de mon beau-père – il a un début de calvitie qu'il essaie de cacher en peignant ses cheveux de différentes façons, mais ça ne trompe personne – lorsque Ruoxi m'attrape par le bras.

– Rachel !

Elle aussi retient son chapeau, ce qui pourrait expliquer pourquoi elle est ma meilleure amie. À vrai dire, ma *seule* amie – sauf si on compte Miles, ce que je refuse obstinément. Ce qui ne change rien au fait qu'à part Nonna, c'est pratiquement ma personne préférée sur terre. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle cet été – pas plus qu'à Northwestern cet automne.

– Bravo, M'dame !

– Meeerci ! dis-je en étreignant son petit corps menu. Et merci de ne pas avoir éclaté d'ennui, même si tu avais déjà entendu dix mille fois tout ça !

– Ça passait mieux grâce aux répétitions. Comme une chanson de Justin Bieber.

Elle s'évente doucement sous l'épaisse masse de ses cheveux noirs. Je la dépasse d'au moins une tête, malgré ses sandales à semelles compensées, mais j'aime bien les ongles rose foncé de ses pieds qui contrastent joliment avec sa peau sombre.

– Comme The Bieb.

– Former les esprits neufs. Inspirer la jeunesse

– Exactement.

Ruoxi se rapproche tout en jetant un regard mauvais derrière elle alors qu'un des beaux gosses du lycée la bouscule.

– Je peux te poser une question? dis-je en songeant à mon effondrement en plein discours.

Paul Haberman écrit pour le *Westfield Courier* et s'est fait une tonne de followers sur Snapchat en postant les photos de ses déjeuners quotidiens à la cafétéria depuis un an; sur l'échelle de la popularité socio-économique, je le placerais bien au milieu.

– Paul Haberman. Tu crois qu'il savait qui j'étais?

Ruoxi me jette un regard surpris.

– Comment ça? Je ne sais pas. Je ne lui ai pas demandé.

Pourquoi?

– Laisse tomber.

Meilleures amies ou pas, «j'ai passé ces quatre dernières années à cultiver un anonymat total et, ce matin, ça commence à m'angoisser», n'est pas un sujet de conversation pour ce moment précis.

– Si, vas-y.

– T'inquiète.

– Ok...

Apparemment, elle n'est pas convaincue, mais elle n'insiste pas.

– Bon, Paul m’a demandé ce que je faisais ce soir et, quand j’ai dit que j’allais sans doute rester avec toi, il a répondu que Bethany organisait une soirée et qu’on devrait venir.

J’éclate de rire, jusqu’au moment où je me rends compte qu’elle ne plaisante pas.

– Attends, *c’est pas vrai!*

Bethany sort de temps en temps avec Clayton depuis la classe de seconde. L’arrière de sa maison donne directement sur le ruisseau qui sépare nos deux propriétés, si bien que je suis aux premières loges de ses diverses ruptures et réconciliations – captures, ruptures et forfaitures. Non que je passe mon temps à les espionner, mais j’ai des yeux, ainsi qu’une chambre bien située et, en fait, je suis déjà en pyjama à vingt-trois heures presque tous les samedis soir. C’est comme ça.

– Tu veux y aller?

Elle hausse les épaules.

– Pourquoi pas? On va voir. Ce pourrait être sympa, non?

– Si tu veux te prendre une gueule de bois suivie d’un papillomavirus, ça m’a l’air bien parti.

– Oh, arrête, Rachel! Tu crois vraiment que ça ressemble à ça?

– Oui.

Je ne suis peut-être pas une référence en matière de fêtes du lycée, mais j’ai assez parcouru de réseaux sociaux pour savoir exactement ce qui nous attend si on va chez Bethany ce soir. Autant rester tranquillement chez moi. Au moins, je n’aurai pas besoin de me maquiller et de me donner en spectacle.

– Je crois que c’est exactement ça.

– Bon, très bien, conclut Ruoxi, pas vraiment contrariée. Peut-être que ça se passe bien comme ça. Mais tu sais que je pars pour Interlochen demain? Et ce sera tellement intense et prenant et... je ne sais pas. Tu ne te demandes jamais ce que c’est que de...

Elle s'interrompt.

– D'être quelqu'un de normal ?

– Quelque chose dans le genre...

Ça la fait rire, même si je ne suis pas sûre qu'aucune de nous trouve ça particulièrement drôle.

– Le lycée est fini, tu sais ? On a réussi. Et puis ce n'est qu'une soirée.

Elle est sérieuse. Je m'en veux un peu d'avoir si brusquement écarté sa proposition. Après tout, je suis censée comprendre ce genre d'impulsion. Il s'agissait juste de faire la fête et de se défoncer un bon coup.

– Tu as raison, dis-je alors avec un sourire forcé. Ne te prive surtout pas d'y aller.

– Et tu devrais venir avec moi, rétorque-t-elle aussitôt. Tu sais très bien qui il y aura. Après tout, tu as gentiment interpellé cette équipe de foot dans ton discours, aujourd'hui.

– Merci.

Un court instant de folie, j'essaie d'imaginer ce que ça donnera : perdre une heure devant YouTube pour tenter de reproduire la coiffure de Bethany, boire comme un trou pour réussir à me laisser aller un moment... En fin de compte, comme toujours, je secoue la tête et mens effrontément :

– Ça ne va pas être possible. Je dois être au restaurant, ce soir.

– N'importe quoi ! maugrée Ruoxi en faisant la moue. Ne me dis pas que tes parents vont te faire passer ta dernière soirée de lycéenne à préparer des pizzas !

Évidemment que non. En fait, ils sauteraient de joie si je leur annonçais vouloir aller à une fête pour retrouver mes camarades. Ils proposeraient sans doute d'offrir un baril de bière.

J'aurai toujours essayé. Mais Ruoxi lève les yeux au ciel.

– Tu as toute ta vie pour travailler, rappelle-t-elle en me tapotant le bras. Cet été, tu devrais commencer par t'amuser. Rien qu'un peu.

Ce qui m'arrache une grimace.

– Bon, d'accord, Madame je-vais-passer-l'été-en-colo-à-m'entraîner-au-piano-vingt-quatre-heures-par-jour.

– T'exagères, je crois que ça ne fait que vingt-trois heures quinze minutes par jour. Il faut compter des pauses pour manger une nourriture saine et aller aux toilettes. En supposant que tu fasses vite et ne parles à personne. Bon. Envoie-moi un texto si tu changes d'avis pour ce soir, d'accord?

Aucune chance que ça se produise, mais je n'ai pas envie de commenter.

Par-dessus l'épaule de Ruoxi, j'aperçois ma famille qui attend devant les portes de la salle, mes parents arborant le même sourire niais, et mon petit frère, Jackson, qui joue sur son téléphone. Nonna agite ses deux bras, avec ses bracelets cliquetants, comme si elle essayait de faire atterrir un 747.

– Promis, dis-je à Ruoxi en l'étreignant de nouveau.

Je me faufile vers la sortie dans une rangée de sièges de velours rouge, râlant intérieurement lorsque ma toge de plastique s'accroche à un accoudoir de bois éraflé. Alors que je me dégage, j'entends quelqu'un m'appeler.

En me redressant, je me fige sur place, comme si je venais de pénétrer dans un chewing-gum géant : au milieu de la rangée voisine, j'aperçois Clayton Carville en personne, sa toge ouverte sur un pantalon bleu marine et une impeccable chemise blanche dont il a détaché le dernier bouton ; avec sa cravate desserrée, je vois le creux de sa gorge sous sa pomme d'Adam, où la peau semble si fine et fragile.

– Beau discours ! commente-t-il.

Mince.

– Toi aussi, dis-je machinalement, avant de me reprendre. Enfin... euh... Félicitations. Pour... ton diplôme.

*Génial, Rachel. Beau travail!*

– Merci, dit-il en penchant son crâne rasé d'un air presque timide. À un de ces jours ?

– Bien sûr !

Pour tout dire, j'ignore totalement de quel jour il parle. À la rentrée, il rejoint l'université de Marquette, si j'en crois le sweat qu'il s'est mis à porter depuis les vacances de printemps ; sinon, je n'ai aucune idée de ses projets d'avenir, mis à part qu'ils n'ont plus rien à voir avec les miens. Jamais je n'ai eu le courage de lui avouer ce que je ressentais pour lui, ni même de lui adresser la parole. Maintenant, c'est trop tard.

– Euh... Bonne chance pour la suite.

– Merci.

Et revoilà ce sourire, si prompt, si généreux. Le sourire d'un garçon qui ne s'est jamais demandé s'il allait à telle soirée ou non. Le sourire d'un garçon qui ne s'est jamais demandé s'il ne s'était pas complètement planté au cours des dix-sept premières années de sa vie.

– Salut, Rach.

– Hé, Clayton ! lance quelqu'un d'autre à travers la salle.

Et le voilà parti sans me laisser le temps de capter ce surnom, si facilement sorti de sa bouche. J'ignore combien de temps je reste plantée ici avant de me reprendre et de traverser la salle pour retrouver ma famille, non sans un dernier regard par-dessus mon épaule.

## 2

De retour à la maison, je me débarrasse de ma toge universitaire pour enfiler un legging et un pull, je noue mes cheveux en chignon au sommet de mon crâne, avant de dévaler l'escalier vers la cuisine.

– Voici notre fille! lance mon beau-père en levant les yeux de ses mots croisés.

Il est assis à table devant un tas de bordel typique de la famille Walls: un catalogue de courses, deux verres d'eau abandonnés, la liste de mes aides financières pour Northwestern, le gant de base-ball de Jackson posé sur une pile de bouquins à rendre à la bibliothèque.

– Tiens, une case pour toi. « Début de l'université. »  
En trois lettres.

Le temps de réfléchir, je prends un grain de raisin sur la grappe légèrement desséchée du comptoir, et finis par dire:

– Fac.

Il répète le mot, l'écrit sur son jeu.

– Oui!

– Quelqu'un peut attraper ça? lance maman en franchissant la porte du fond.

La moustiquaire claque bruyamment, tandis qu'elle vient m'embrasser sur le front avant de déposer deux énormes boîtes à pizza grassieuses sur le comptoir. L'un des avantages de posséder un fast-food italien : toutes les pizzas qu'on veut.

Et pas mal d'autres choses qu'on ne veut pas.

– Je me repasse mentalement ton discours, annonce-t-elle en détachant un sac plastique de son poignet.

Elle en sort des assiettes *Bravo les diplômés!* avec leurs serviettes assorties.

– Sérieux, Ma, tu as déjà entendu un discours aussi brillant de toute ta vie?

– Jamais! susurre Nonna depuis le canapé du salon. Elle était extraordinaire.

– Nous sommes très fiers de toi, continue maman en me prenant le visage entre ses mains.

Elle a les paumes rugueuses, les doigts pleins de petites coupures et les bras marqués de brûlures du four.

– Je suis excessivement fière!

Et mes yeux s'emplissent de larmes.

– Oh, oh! Voilà les grandes eaux! lâche Nonna en s'agrippant aux bras du canapé.

Elle nous prend toutes les deux dans ses bras. Comme d'habitude, elle sent le genièvre et le talc. Elle nous étreint avec sa force étonnante et je ne peux m'empêcher de songer à tout le travail que m'a coûté cette admission à l'université, qui va m'obliger à quitter notre maison, et à quel point cette perspective me rend triste.

– Très bien, ça suffit, finit par dire maman en se frottant le coin de l'œil. La pizza va refroidir.

– Elle est déjà froide, rétorque Jackson.

Il vient de surgir en bermuda et chaussettes, les cheveux dans tous les sens, bien que papa l'ait obligé à les coiffer pour la cérémonie. Mon frère fait bien ses douze ans.

– C'est toujours comme ça avec les pizzas *trop* spéciales.

– Doucement, marmonne papa en dépiautant les assiettes en carton de leur cellophane.

Il les étale comme un jeu de cartes avant de soulever le couvercle de la boîte à pizza, emplissant la cuisine d'une bonne odeur d'ail. À part ça, on aura également droit à des pepperoni, des olives noires, du piment doux et... beurk!

– C'est de l'ananas?

Je n'ai pu m'empêcher de crier. Maman hausse les épaules.

– On ne va pas non plus jeter tous nos restes, même pour ce jour de fête. Tu n'as qu'à l'enlever.

Impossible. Contrairement à d'autres garnitures aisément retirables, l'ananas produit un jus dont on ne peut se débarrasser.

J'ai tout de suite envie d'examiner l'autre boîte pour m'aviser que ce qui s'y trouve est peut-être encore pire que l'ananas; mais je me rabats sur la tranche qui en contient le moins. Écartant une pile de factures, je m'installe à table à l'instant où Nonna sort du réfrigérateur une cannette de limonade – sa marque préférée, jure-t-elle – et vient se glisser auprès de moi.

– Alors, souffle-t-elle. Dis-moi encore pourquoi tu es toujours là?

– Tu sais que l'université ne commence qu'en automne?

– Oui, merci. Je n'ai pas encore complètement perdu la tête.

Elle me balance une petite tape sur le crâne avec le paquet de serviettes, avant de l'ouvrir pour m'en tendre une.

– Le terrible et le grand, lance papa en face de moi. En cinq lettres. La troisième est un « a ».

Ce n'est pas une question, mais il attend une réponse. Nous jouons depuis longtemps à ses mots croisés tous ensemble; cela fait partie des choses qui nous ont réunis

à l'époque où il a épousé maman. Comme je ne réponds rien, il lève les yeux.

– Quoi? Ne me dis pas que tu viens d'obtenir ton diplôme et que tu as déjà tout oublié.

– Tsars, dis-je en glissant un poivron dans ma bouche. Comme Ivan et Pierre.

Nonna cligne des paupières, l'air de ne pas comprendre. Alors j'insiste :

– Ivan le Terrible et Pierre le Grand!

– Vous voyez, elle est étonnante! commente Nonna en m'embrassant sur le front comme maman tout à l'heure. Qui d'autre veut de la pizza?

Elle dépose d'office une assiette devant mon père toujours plongé dans son monde énigmatique. Il prend la tranche, mord dedans d'un air absent.

– Alors? reprend Nonna en s'asseyant à côté de moi avec sa propre part. Et cette soirée?

La deuxième pizza est aux saucisses champignons. J'aurais dû m'en douter.

– On dirait Ru.

– Quoi? demande-t-elle en haussant un sourcil. Ruoxi est à la soirée et pas toi?

Là, je mens :

– Il n'y a pas de soirée.

– Laisse-la tranquille, dit maman.

L'une des choses que j'apprécie chez elle, c'est qu'au contraire d'à peu près tout le monde dans ma vie, elle ne m'ait jamais poussée à « sortir de ma zone de confort! » ou à « tenter ma chance de temps en temps! » Si quelqu'un me comprend, c'est bien elle : un seul faux mouvement peut vous écarter de votre route sans possibilité d'y revenir. Une seule erreur peut altérer le cours entier de la vie. Après tout, ça lui est arrivé, bien qu'elle ne l'ait jamais présenté sous cet angle. Mais

elle ne m'a pas caché que je suis née quand elle était encore en troisième et que, jusqu'à sa rencontre avec Jim, elle était une mère célibataire qui tentait de m'élever avec ses pourboires de serveuse.

Elle était impulsive, au point de ne pas réfléchir avant d'agir. Et elle l'a payé cher.

– Et même s'il y avait une soirée, je n'irais pas, dis-je en avalant le reste de ma pizza.

Et puis je me lève, vais jeter mon assiette en carton. Je prends une cannette de soda, la brandis en guise de salut avant de me diriger vers l'escalier. Là, j'annonce :

– J'ai un rencard ce soir.

Une lueur traverse les yeux de Nonna, mais j'ajoute :

– Avec un livre.

– Que tu es mature ! commente-t-elle. Elle tient ça de toi.

Là, elle s'adressait à papa qui n'a toujours pas levé le nez de ses mots croisés. Elle le réprimande ostensiblement, mais je sais qu'ils apprécient tous deux l'idée qu'il puisse me transmettre quelque chose, en dehors de ses fichus gènes.

– « Bois de Boulogne, par exemple, » cite papa. Quatre lettres. Se termine par un « c ».

– Ne me demande pas, dit maman. Je parle italien, pas français.

– Parc ! je crie vers la cuisine.

Le rire de Nonna est la dernière chose que j'entends avant de fermer la porte de ma chambre.

\*\*\*

Je ne plaisantais pas, avec Nonna – j'ai complètement l'intention de passer cet été à rattraper toutes les lectures non scolaires que j'ai mises de côté depuis quatre ans –, mais j'ai du mal à me concentrer alors que m'arrivent par la fenêtre

les bruits de la soirée de Bethany. Les basses lancinantes d'une chanson de Beyoncé. Le plouf d'un vigoureux plongeon dans la piscine. Le rire d'une fille, aussi puissant que si elle était assise sur mon lit.

Je roule sur le matelas, pose les bras sur le rebord de la fenêtre, contemple l'obscurité bleu marine. J'adore la douce tiédeur du soir, l'atmosphère rappelle encore cette chaude journée. Je sens l'odeur du chèvrefeuille mêlée à celle plus âcre du ruisseau qui coule au fond du jardin. Je respire un grand coup, tout en regardant deux jeunes dévaler le ponton de Bethany avant de s'arrêter pile au bout. Là, ils se laissent tomber dans l'eau en riant, s'étirent pour regarder les étoiles, jusqu'à finir par rouler l'un vers l'autre et commencer à s'embrasser.

*Les inconscients*, me dis-je tout en concluant que ça me donne l'air plus âgé, plus rouillé que Nonna. À vrai dire, je ne sais même pas si c'est cette course ou ce baiser qui me semblent si risqués et déplacés.

Je me détourne juste à temps pour surprendre un autre couple dans le lointain, à peine visible parmi les pins : Clayton et Bethany. Je ne peux m'empêcher de les regarder plus attentivement.

J'ignore comment il faut interpréter la chose, mais je reconnaîtrais à cent mètres la démarche de Clayton, sa silhouette ; je me dis que c'est juste un testament à mon sens de l'observation et à mon engagement dans la recherche. Néanmoins, il reste que, jusqu'à aujourd'hui, Clayton et moi avons eu exactement trois contacts soutenus durant nos années de lycée, sans qu'on puisse en qualifier aucun de vraiment romantique. Ci-après, *les morceaux choisis de Rachel et Clayton* :

En troisième, on avait géométrie avec M. Rosen, ce sadique qui portait tous les jours des TOMS kaki, même en plein hiver,

et qui organisait des concours de vitesse au tableau. Arrivée devant Victoria Ahmed, je croyais avoir gagné et m'apprêtais à effectuer un tour d'honneur lorsque je me suis rendu compte qu'en fait, j'avais écrit « Clayton de la multiplication » à la place de « Commutativité de la multiplication » en capitales sur le tableau...

En seconde, je choisisais un pot de glace tout juste emballé pour maman chez Moxie's lorsque je suis tombée sur lui en train de faire les courses avec sa famille – y compris sa mère, toujours à la dernière mode, et qui se penchait pour me murmurer poliment à l'oreille que j'avais ma jupe rentrée dans ma culotte. Et Clayton qui faisait comme si de rien n'était...

En terminale, je passais par le labo de chimie entre deux cours pour rendre un guide que j'avais emprunté à Mme Lee lorsque je suis tombée sur Bethany et Clayton en plein flirt. Trois mois ont passé, mais l'image demeure fixée sur mes rétines : Bethany installée au bord d'un banc, avec Clayton debout entre ses jambes, les mains remontant sur son jean jusqu'à ses cuisses. Ils y mettaient tellement d'enthousiasme que j'aurais sans doute pu m'éclipser sans me faire repérer, du moins si, dans ma surprise, je n'avais pas heurté tout un chariot de gobelets qui se sont répandus sur le linoléum dans un bruit d'explosion digne de Tchernobyl...

Ce soir, ils se retrouvent l'un en face de l'autre au bord de l'eau, sans trop se rapprocher, mais sans s'éloigner non plus. Bethany se penche une seconde – pour un baiser, peut-être? –, mais je ne la vois plus. Je me dresse sur mes genoux afin de distinguer quelque chose à travers la moustiquaire, en regrettant de ne pas avoir de jumelles, mais ce serait un peu dépasser les bornes, même pour moi. De toute façon, leur mouvement ne dure qu'un court instant et elle s'éloigne de lui. Mince, et s'ils se disputaient? Ce ne serait pas

la première fois que je les surprendrais en train de s'embrouiller, depuis le perchoir de mon nid de corbeau. Un soir, l'été dernier, elle l'a carrément poussé dans le ruisseau.

Au bout d'un moment, Bethany retourne vers la maison en secouant la tête, les mains dans les poches de son short impeccablement déchiré. Je m'attends à ce que Clayton la suive, mais le voilà qui s'en va vers le ruisseau, se penche, ramasse deux petites pierres qu'il jette à l'eau dans de petits ploufs bien perceptibles. Et puis, sa tête se tourne vers ma fenêtre. Vers moi.

Le souffle coupé, j'essaie de maîtriser un mouvement de panique avant de me rappeler qu'il ne peut pas me voir.

Sauf que... et s'il me voyait ?

C'est là qu'il lève la main, l'agite.

Mince ! Il me voit.

Je plonge le visage dans l'oreiller en poussant un gémissement horrifié. Oui, je suis morte.

Je me dresse sur le lit, tends le bras vers l'interrupteur, m'immobilise un quart de seconde avant d'éteindre. Je trouve le courage de jeter à nouveau un regard dehors, cette fois à l'abri de l'obscurité, pour apercevoir le bord du ruisseau désert côté Bethany.

Derrière, la soirée bat son plein.

# 3

Ruoxi m'a interdit de venir lui dire au revoir, car elle part à l'aube, ce qui ne m'empêche pas de quitter mon lit douillet en cette fin de nuit d'été pour me pointer chez elle armée d'un thé Earl Grey au lait, acheté au Ground Up qui ouvre tous les matins à six heures pour accueillir les joggeurs de la plage.

Je lui tends la tasse et remarque aussitôt son maquillage qui a coulé, ses cheveux ébouriffés et la pâleur verdâtre de ses joues habituellement si fraîches.

– On dirait que tu t'es éclatée, dis-je d'un air taquin.

Sans répondre, elle se laisse tomber sur le perron de la maison de ses parents, ouvre le couvercle du gobelet, essaie d'avaler une gorgée.

– Oh là là! gémit-elle en se cachant la tête dans les genoux. Pourquoi le soleil brille si fort?

C'est à peine si une première lueur pointe au bord du lac, mais ce n'est pas le moment de souligner des évidences. Au bout d'un moment, Ruoxi se redresse avant de lâcher un rot bien sonore.

– Oh là là! reprend-elle en se plaquant une main sur la bouche. Je suis un monstre. Pardon!

S'ensuit un large sourire tandis qu'elle commente :

– Mais c'était marrant. Il y avait une bonne centaine de gens, y compris, comme prévu, ton copain.

Je secoue la tête, omettant de mentionner qu'à cette heure, il doit être en train de déposer une ordonnance restrictive contre moi.

– Ce n'est pas mon copain ni mon rien du tout, d'ailleurs.

– Ah oui ! Carrie était là aussi.

Je ne réponds pas tout de suite ; le seul nom de Carrie me frappe toujours de la même impression de solitude et de regret. À l'époque du lycée, nous étions toutes les trois inséparables et formions un véritable triangle équilatéral ; du moins jusqu'à l'entrée en troisième, où tout a changé. Plutôt, où Carrie a changé.

– Oh, d'accord ! dis-je. Avec Bethany, elles sont comme obsédées l'une par l'autre.

– Encore maintenant ? demande Ruoxi en passant le pouce sur le couvercle de son gobelet de café. Elles se sont à peine regardées, cette nuit. En fait, Carrie restait plutôt dans son coin.

– Ah bon ? Vous vous êtes parlé ?

Je ne suis pas trop sûre de souhaiter que oui ou non.

– Pas vraiment, répond Ruoxi. Juste, bonjour, bonsoir, même si elle a l'air moins salope qu'avant. Peut-être qu'on s'arrange avec l'âge. Franchement, tu aurais dû venir.

– Je ne sais pas... J'ai l'impression d'avoir vécu toute la soirée d'ici.

– Et pas de regrets, ajoute Ruoxi après un autre rot.

Je l'aide à ranger le reste de ses affaires et les emporte vers la voiture, adresse un signe à ses parents avant de la serrer dans mes bras. Les téléphones portables ne sont pas officiellement autorisés au camp d'été d'Interlochen, mais on se promet d'échanger des textos aussi souvent que possible. Mis à part les quelques jours qui suivront son retour du camp, ce sont

les derniers moments qu'on passe ensemble avant de partir pour la fac, et je nous sens aussi émues l'une que l'autre.

– Sérieux, reprend-elle alors que son père tapote impatientement sur sa montre depuis le volant, essaie de t'amuser cet été, d'accord ?

– À classer les couverts et attendre l'addition ?

– Pas du tout. À mon retour, j'espère que tu me raconteras tes aventures.

– Bon, à vivre des aventures de cape et d'épée, alors ? Pigé. Ça ne la fait pas rire.

– Sérieux, insiste-t-elle. Tu le mérites. C'est maintenant ou jamais, d'accord ?

– D'accord.

Pourtant, ça me donne la chair de poule. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle s'est saoulée à une soirée et, maintenant, elle se prend pour une experte de la vie sauvage et insouciant. Après tout, c'est cette même *Ruoxi* qui a sauté le bal de promo afin de répéter l'*Étude en la mineur* de Chopin pour la sept-centième fois. Et elle veut que je me détende ?

Et – mince, pourquoi est-ce que ça m'obsède tout d'un coup – si elle avait raison ?

– Profite bien, dis-je en l'étreignant une dernière fois au soleil levant.

Elle m'adresse un signe par la fenêtre tandis que la voiture démarre.

\*\*\*

– Deux Gondolas, lance mon père vers la cuisine du restaurant.

En cette fin d'après-midi, sur un fond de rock en sourdine, il passe les commandes tandis que bouillonne une énorme casserole de sauce tomate.

– Un porc, un poulet! Et quelqu'un peut s'occuper des bâtons de mozzarella?

Je jette un coup d'œil à la pendule au-dessus de la caisse. *Soixante-dix-sept jours, dix-huit heures, vingt-deux – vingt et une – minutes.*

C'est tout le temps qui me reste *avant*.

Avant de partir pour Northwestern. Avant que ma vie puisse vraiment commencer.

Et c'est si près que je le *ressens* déjà.

En même temps, je reste concentrée sur mon travail, tout en écoutant Lionel Richie d'une oreille. Les Gondolas sont essentiellement des sandwiches améliorés garnis de viande froide, de provolone, de tranches de tomate et d'une feuille de laitue; en fait, le seul produit vraiment italien serait le pain fabriqué par Nonna. Ce qui ne change rien au fait que notre humble restaurant fait l'objet d'une véritable dévotion. Sans doute parce qu'on y trouve beaucoup de nourriture pour à peine cinq dollars.

Je coupe un sandwich en deux et plante dans chaque portion notre-petit-drapeau-italien emblématique avant de déposer les paniers bateaux rouge et blanc sur le passe-plat et de crier:

– Commande prête!

C'est là que Miles se faufile dans la cuisine par la porte arrière, attrape son tablier sur le portemanteau et ôte sa casquette de base-ball DiPasquale pour libérer ses boucles brunes.

– Il serait temps, dis-je avant de lui désigner la friteuse. Je commençais à croire que j'allais rester coincée à te remplacer tout l'après-midi.

– Désolé, répond-il en soulevant le panier pour déposer les bâtons de mozzarella sur une assiette. J'ai été retenu.

– Ah bon? Qu'est-ce que tu faisais, au juste?

Il relève vers moi son visage olivâtre.

– Tu veux vraiment le savoir ?

– Ça va, ne dis pas de saletés.

– Je n'ai rien dit ! Si tu as l'esprit mal tourné, c'est toi que ça regarde.

Il sourit, montrant une canine tordue :

– Au fait, c'était bien, ce que tu as dit hier.

– Euh... merci.

J'attends l'inévitable plaisanterie qui va s'ensuivre et, comme rien ne vient, je hausse un sourcil. En fait, je ne l'ai jamais entendu se montrer aussi sympa. On a pratiquement grandi ensemble, Miles et moi ; nos grands-parents étaient des amis d'enfance et, lorsque mon père biologique (ou, comme je le désignerais plutôt, mon donneur génétique) s'est barré, la mère de Miles a insisté pour qu'on reste quelques mois dans l'appartement au-dessus de leur garage, le temps que maman parvienne à se ressaisir. Et puis, ces *quelques mois* se sont transformés en quatre années, durant lesquelles Nonna a eu tout le temps de prendre un million de photos floues de nous à la plage, chose que Miles adore me rappeler chaque fois qu'il en a l'occasion.

– Non, sérieux, reprend-il en déposant les bâtons de mozzarella sur le passe-plat.

Puis il se retourne, prend la commande suivante sur l'imprimante.

– L'entropie, ce mouvement inévitable vers le chaos, et tout... J'ai bien aimé.

– Ah oui ? dis-je, assez flattée malgré moi.

– Ouais.

Et puis il m'examine ostensiblement des pieds à la tête.

– Trop stylé, cette langue de geek !

Cette fois, je retrouve bien le vrai Miles. J'ôte mes gants en caoutchouc, les jette à la poubelle :

– Bon, d'accord! Ça suffit comme ça. Alors je vais reprendre mon vrai job. Essaie juste de ne pas t'enflammer à ton tour. Tu crois que tu vas y arriver?

Il part de son étrange rire trop grave pour lui.

– Tu sais que tu m'aimes, Rachel Walls.

– Sûrement pas!

Sans lui laisser le temps de répondre, je passe la porte battante qui mène à la salle. Derrière le comptoir, Nonna hausse un sourcil en me voyant arriver, avec ce regard qu'elle me décoche chaque fois qu'elle m'entend parler à Miles.

Et, comme toujours, je mime un haut-le-cœur.

Ce n'est pas comme si Miles était dégoûtant ou quelque chose de ce genre – en fait, il a son fan-club au DiPasquale, ce groupe de lycéennes qui viennent boire des sodas dans un coin proche du passe-plat tous les soirs où il travaille. Mais il est tellement *odieux*. Le genre à jouer l'avocat du diable pour le plaisir de provoquer. Il porte jour après jour le même tee-shirt *Winter Is Coming*. Il est intelligent – il a littéralement construit un ordinateur dans sa cave, l'année dernière –, mais ne possède à peu près aucun diplôme car il détestait étudier.

C'est aussi le seul garçon qui se soit intéressé à moi de toute ma vie, mais peu importe.

Sans tenir compte de mes mimiques dignes d'un Oscar, Nonna revient à sa conversation avec l'un de nos habitués périodiques, un mec âgé qui vient chaque année passer ici quelques semaines d'été. Il dit quelque chose et elle pouffe de rire, envoyant ses cheveux gris sur le côté tandis qu'elle penche la tête.

– Je vais avoir un nouveau grand-père? dis-je pour la taquiner une fois qu'il est parti s'asseoir dans la salle surpeuplée. Vous jouez à quoi, là?

– C'est bon, Madame la juge, répond-elle en me claquant les fesses à l'aide d'un menu plastifié. Je flirtais. Tu devrais essayer, toi aussi, de temps en temps.

– Pour quoi faire ?

Je devrais plutôt demander : avec qui ?

– Pour le plaisir. Et, parfois, ça fait du bien de savoir qu'on est toujours dans le coup.

Je m'apprête à répondre lorsque retentit un énorme éclat de rire. D'un coup d'œil, je parcours le restaurant et, soudain, mon cœur se retourne. Clayton Carville est installé dans un box près de la fenêtre, avec Bethany collée contre lui et Spencer Thomas en face. Le rire provenait d'elle ; je vois encore ses cheveux blonds qui dansent sur son dos tandis qu'elle tend une main vers la joue de Clayton.

Bon. Finalement, ils n'ont pas dû s'embrouiller tant que ça.

– Qu'est-ce que tu fais encore là ? demande doucement Nonna. Mia arrive dans vingt minutes pour m'aider. Va rejoindre tes amis.

Mes joues s'enflamment et je secoue la tête :

– Tu sais aussi bien que moi que ce ne sont pas mes amis.

– Qui sait ? Ça peut évoluer.

Je serre les dents. Comment répliquer qu'au lycée je n'ai pas eu le temps de me faire des amis ? Je ne m'occupais que de Ruoxi qui ne s'occupait que de moi. À vrai dire, j'avais l'impression qu'en agrandissant mon cercle social, je risquais surtout de gâcher toute mon énergie. Pourquoi passer une période parfaite pour les études à tâcher d'entretenir une conversation avec quelqu'un qui n'aurait sans doute pas voulu me parler quand j'avais tant de tests à préparer, de dissertations à rédiger, de jurys d'admission à impressionner pour la fac ? Pourquoi m'infliger ces confrontations – en courant le risque de me voir rejetée, gênée, blessée – alors que je voyais

déjà précisément ce que je risquais ? Après tout, je ne connaissais que trop bien mes camarades de classe. J'avais parcouru leurs flux Instagram, je les avais entendus bavarder dans les toilettes de l'école, vus se disputer et se réconcilier depuis ma cachette derrière la fenêtre de ma chambre. Pour peu que je n'y réfléchisse pas trop, c'était presque comme si j'y passais moi-même.

– Bon, reprend Nonna, si tu tiens à rester, va leur proposer du soda, tu veux, Patatina ? Je le ferais bien si je n'avais pas mal aux genoux.

Elle ment et on le sait aussi bien l'une que l'autre – elle a couru ses cinq kilomètres ce matin comme tous les jours de sa vie –, mais elle s'est mis dans la tête que si je m'approchais de leur table, Bethany et ses amis allaient brusquement devenir mes meilleurs potes, ceux avec qui on se prend des batailles d'oreillers et qu'on fréquentera encore dans dix ans, quand il sera temps de se tendre à chacun nos bébés.

Pourtant, je devrais reconnaître qu'il vaut souvent mieux faire ce que Nonna préconise, si bien que j'attrape le pichet sans davantage me faire prier. J'ai à peine effectué trois pas que Bethany se met à couiner comme un chiot :

– Pardon ! lance-t-elle en tendant une main manucurée dans ma direction. On pourrait en avoir encore ?

Je me tourne vers leur box et vois Clayton en train de me regarder, l'air de me reconnaître ; encore que je ne suis pas sûre que son expression trahisse quelque chose comme : *Hé, toi, la fille dont j'ai apprécié le discours hier*, ou, *Hé, Madame la voyageuse, ne m'enlevez pas pour m'enfermer dans votre cave*. Franchement, ce pourrait être l'un ou l'autre.

*Prends les deux, Walls.*

– Bien sûr, dis-je en soulevant la cruche pour me faufiler dans leur direction.

Mon cœur bat trop fort, mes joues me brûlent. Je m'approche du premier verre que je vois, celui de Bethany, mais avec cette foule, je dois un peu tordre le bras, au point qu'il se met à trembler. *Attention à ne pas...*

La cruche se penche et, avant que je ne puisse la redresser, répand son contenu, tout de glace et de soda.

Sur les genoux.

De Clayton.

Carville.

Bethany écarte Spencer de la table avant de sauter en arrière dans un cri strident, l'air folle de rage. En même temps, les autres – Tricia Whitman et Trevor Cheng, me dis-je machinalement – réagissent tout aussi vite dans un chapelet d'injures et de cris.

Le visage de Clayton se tord, ses yeux verts s'écarquillent. Mais il ne peut se redresser car il se trouve au fond du box.

– Oh merde! Pardon.

Je ramasse un paquet de serviettes sur une table voisine sans demander l'autorisation aux clients qui l'occupent.

– C'est complètement ma faute. Je...

J'arrive vers lui pour tenter d'essayer tout ce liquide.

Il écarquille davantage les yeux.

Un peu trop tard – *beaucoup, beaucoup trop tard* – je me rends compte que je suis en train de tapoter l'entrejambe de Clayton Carville.

– Oh non!

Ce n'est pas possible. C'est... je refuse.

– Je suis...

J'enlève ma main comme si je venais de me brûler, sauf que tout mon corps est en feu.

– Je voulais essayer... je...

Le murmure habituel des voix, le tintement des glaçons dans les verres, le crissement des couteaux dans les assiettes,

tout s'est arrêté. Le silence n'est plus brisé que par le tas de serviettes mouillées tombant au sol.

– Je vais tout de suite... dis-je encore en désignant la cuisine. Bon, d'accord.

Sans plus attendre de voir son expression changer – je ne crois pas que ses yeux pourraient s'écarquiller davantage –, je file en direction du cagibi de rangement. Jamais je n'ai autant apprécié cette nappe accrochée sur une tringle, avec son odeur d'ail et d'huile d'olive, mais pour le moment, elle m'offre surtout un abri où disparaître.

Je m'appuie sur l'étroit comptoir à proximité d'un évier rempli de plats sales, me frotte les yeux en songeant que je pourrais sans doute me cacher ici jusqu'à ce que Clayton et ses amis s'en aillent. Ils ne vont tout de même pas rester plus longtemps ici. Je sors mon téléphone de ma poche et envoie un texto à Ruoxi où je lui raconte ce qui vient d'arriver. Apparemment, comme je ne reçois aucune confirmation de distribution, elle a déjà éteint son appareil.

Si bien que je me retrouve sans plus aucun ami.

Jusqu'à ce que j'entende la voix de Bethany à la caisse.

– C'est bon, répond Nonna, on vous offre les sodas.

Et puis résonnent les cloches de la porte au moment où ils sortent en direction du parking. Je laisse échapper un long soupir tremblé, passe mes mains poisseuses dans mes cheveux avant d'ouvrir le rideau...

Pour un peu, je manque rentrer dans Clayton qui sort juste des toilettes, le haut de son pantalon complètement trempé.

– Désolée, dis-je aussitôt en levant les bras. De t'avoir arrosé et...

*Et quoi, Rachel? De l'avoir carrément tripoté sur ton lieu de travail avec un paquet de serviettes en papier?*

– ... enfin, tout ça.

– C'est bon, répond-il. T'inquiète.

– Je crois que je m'en voudrai toute ma vie. Jusque dans ma maison de retraite, où je ne saurai plus mon nom ni comment me nourrir, je m'en souviendrai encore.

Ça le fait rire, alors que je ne plaisantais pas du tout.

– Arrête, je me suis déjà pris une glacière sur la tête pendant un match. J'ai l'habitude.

Je baisse la tête, m'essuie les paumes sur mon pantalon noir. Il m'en fait des politesses ! Il ne pourrait pas m'envoyer balader, pour que je puisse passer à autre chose ?

– Merci, je balbutie.

Je m'attends à ce qu'il s'en aille, mais il parcourt le restaurant du regard, passant de l'étagère à desserts, pleine de tiramisus et de cannolis, aux photos noir et blanc de Venise, à la pile de pubs pour promeneurs de chiens ou pour la représentation d'*Un violon sur le toit* par les enfants du quartier.

– Comme ça, demande-t-il, tu travailles ici ?

– Oui.

Inutile de préciser que ce n'était pas la première fois que je le servais. Il est déjà venu un dimanche soir avec ses parents, et ils se sont installés près du poste de télévision pour commander une pizza et des salades Caesar. Je me souviens même que son père et sa mère se sont disputés à voix basse et que je n'arrivais pas à distinguer ce qu'ils se disaient, bien que je me sois rapprochée en faisant mine de nettoyer toutes les tables voisines. J'avais plus ou moins oublié cela jusqu'à maintenant, comme si je tenais cette anecdote écartée de toutes les informations que j'entretiens sur Clayton à longueur de journée.

– Ça appartient à mes parents.

– Ah, cool !

– Parfois, c'est un peu spécial. Comme aujourd'hui où j'ai renversé tout un pichet de soda sur un mec de mon lycée, et puis...

Il s'esclaffe de nouveau, cette fois d'un ton grave, presque enrôlé; j'ai donc eu droit à deux rires de Clayton Carville en une conversation et je m'en sens presque contente, du moins avant qu'il ne rouvre la bouche :

– Tu sais, la prochaine fois, tu devrais venir à la fête au lieu de la regarder de chez toi.

Morte de honte. Je ne sais même pas quoi répondre. Il m'a vue. Je me cache le visage derrière la main.

– Pardon. Tu dois me prendre pour une malade.

– Mais non, je ne dis pas ça.

Et là, sans s'expliquer davantage, il change de sujet :

– Tiens, tu connais mon pote, Spence? Le mec qui était avec moi?

– Celui qui doit t'attendre dehors en ce moment?

*En se demandant pourquoi tu perds ton temps à discuter avec la plus tarée des derniers diplômés de Westfield?*

– Oui, lui, sourit Clayton. Il reçoit quelques amis ce soir, tu devrais venir.

J'en suis tellement estomaquée que je ne peux m'empêcher de crier :

– Tu m'invites à une soirée?

Il penche la tête de côté.

– Ben, pourquoi pas? Ça te va?

– Oui, non, c'est bon, seulement...

Je m'interromps devant l'image qui s'impose à moi : la foule qui se presse, l'odeur aigre de la bière, ce bruit qui va m'agresser.

Le bras de Clayton se pose sur mes épaules, sa bouche veloutée sur la mienne.

Je m'apprête à lui répondre que peut-être – mince, vraiment, peut-être? – lorsque la porte d'entrée s'ouvre dans un nouveau tintement.

– Clay! lance Bethany d'un ton impatient, en nous regardant l'un après l'autre. Tu viens, oui ou non? Qu'est-ce qui se passe?

– Tout va bien, assure-t-il. J'arrive.

Elle n'a pas l'air très convaincue.

– Bon, mais dépêche-toi.

Alors qu'elle s'éloigne, je secoue de nouveau la tête, laissant la sagesse reprendre les commandes. Dans quoi étais-je prête à me laisser entraîner ?

– Je travaille, ce soir, dis-je en plissant le nez pour appuyer mon mensonge.

Comme si j'étais trop déçue – ce qui est bien le cas, quelque part, sans trop que je comprenne pourquoi. J'ajoute vite :

– Mais merci pour l'invitation.

– Pas de souci.

Apparemment, il n'en a pas grand-chose à faire. Il doit passer son temps à inviter des gens, y compris le facteur. Ça ne veut rien dire.

– Il habite sur Lilac Court, si tu changes d'avis.

– Je sais. Enfin...

– C'est cool, Rach. Alors, bonne soirée.

– Toi aussi.

J'ai répondu ça machinalement, trop impressionnée par ce *Rach* pour bien savoir ce que je disais. Alors que Clayton s'éloigne, je reste un long moment sur le seuil du restaurant à regarder la brise estivale bruire dans les arbres feuillus qui nous entourent.

\*\*\*

Pour autant que je sache, Clayton sort toujours avec Bethany. En même temps, il m'a invitée à la fête de Spencer Thomas...

Moi qui avais l'intention de passer la nuit sur Netflix – il y a un documentaire sur les secouristes en Syrie – mais, même dans mon lit, avec une boîte de petits pains à l'ail,

je n'arrive pas à me détendre. D'un seul coup, j'ai l'impression que ma chambre déborde des débris de ma vie, à m'en rendre claustrophobe : le ruban du premier prix de sciences accroché au tableau. Le tee-shirt de la National Honor Society pendu sur la chaise. Les preuves de ce que j'ai accompli – ou pas – qui m'encerclent de toutes parts.

D'un seul coup, je sors du lit, vire tous mes vêtements du placard pour les classer en deux piles : à jeter et à garder. Ensuite, je prépare des documents pour la fac, puis me maquille. Je viens à peine de me plonger dans mes livres quand maman frappe de deux doigts à ma porte, l'air de m'observer depuis un moment.

– J'espère que tu remercies tout ce qui t'entoure, dit-elle en entrant.

– Évidemment, et je fais aussi des origamis en forme de cygnes avec mes chaussettes.

– La prochaine fois, tu en feras avec les miennes. Dis-moi, la friperie est encore ouverte pendant deux heures. Tu veux qu'on aille y faire un saut et manger une glace avant de rentrer ?

– Je ne sais pas, je dois vérifier si j'ai le temps.

Elle sourit, mais je sens une profonde tristesse derrière ses paroles, et comment le lui reprocher ? Après tout, sa fille de dix-sept ans passe son premier samedi soir de fin du lycée à ranger sa chambre.

– Dis-moi quand tu seras prête, ajoute-t-elle.

*J'étais invitée à une fête ce soir !* ai-je envie de lui crier.  
*Par Clayton Carville !*

Et j'ai préféré... ne pas y aller.

Je récupère un vieux livre de poche que je ne reconnais pas immédiatement : *Une saison de oui !* de Dr Paula Prescott. La couverture montre une femme, la tête négligemment posée sur la main, avec ses cheveux longs, son fard à paupières bleu et ses énormes lunettes à monture turquoise typique de 1982.

Je le prends, le retourne pour lire la quatrième de couverture. Quel malade faut-il être pour suivre les conseils de cette femme?

Pourtant, dès les premières pages, je constate que des paragraphes entiers ont été soulignés et annotés. «Faites confiance à la liberté!», commente Nonna de son écriture ferme. Voilà sans doute ma réponse. Je m'apprête à balancer le bouquin dans la pile à-remettre-au-salon quand un passage retient mon attention : *La liberté de dire «oui!» à sa propre vie, c'est également la liberté d'assumer sa vraie nature. Si vous vous sentez bloqué, ralenti, si vous avez l'impression de gaspiller votre potentiel, ce livre est pour vous.*

L'autrice présente un plan en trois étapes pour obtenir un résultat avec sa méthode, mais il semble essentiellement se résumer à ceci : nous sommes, comme l'a dit Aristote, ce que nous faisons de manière répétée. Ainsi, pour peu que nous disions oui aux opportunités, aux gens, aux expériences, nous répondrons à notre nature la plus vraie, la plus complète.

J'y réfléchis un moment, assise au bord de mon matelas. Je réfléchis à ces quatre dernières années, et aux treize qui ont précédé. Bien sûr, mon habitude de répondre non pour ainsi dire à tout m'a valu le titre de major de promotion et une admission à la fac de mes rêves. Mais ça m'a également amenée... là.

Seule.

Je feuillette les pages d'un pouce en respirant leur odeur vieillie. Et si Paula Prescott avait raison?

Si, pour une fois, je disais... oui?

Je sors mon téléphone de ma poche. Il n'est que dix-neuf heures. Je pourrais accompagner maman à la friperie, m'offrir deux boules de chocolat et rentrer voir mon documentaire sur la Syrie.

Ou alors accepter l'invitation de Clayton.

Sans y réfléchir davantage, je vérifie mon maquillage, sors un baume à lèvres parfumé, me regarde dans la glace, enroule mes mèches rousses autour d'un doigt dans l'espoir de leur donner un aspect plus « naturellement frisé. »

Je n'obtiendrai pas mieux et je le sais bien.

Et je descends l'escalier vers le salon.

Mes parents regardent une série à la télévision ; en temps normal, je me serais volontiers jointe à eux. Quant à Nonna, elle fait des mots croisés dans son canapé.

– Tu es prête ? demande maman.

Elle ôte les pantoufles qu'elle porte avec son jean, tout en cherchant des yeux ses baskets.

– On pourrait reporter à demain ? dis-je d'un ton gêné. Il se trouve qu'en fait... je suis prise, là.

– Bien sûr, répond-elle, l'air intrigué. Tu vas quelque part ?

Nonna semble soudain sur le qui-vive. Je prends un air aussi décontracté que possible.

– Il y a une soirée... et j'ai un peu envie d'y aller.

Maman me dévisage un long moment, comme si je venais de lui dire que j'allais poser pour des photos en bikini, entourée de belles voitures.

– Bon, conclut-elle. Très bien. Tu veux qu'on t'emmène quelque part ?

– Non, je peux y aller à pied.

– Ton téléphone est rechargé ?

– Oui.

– Alors, tu peux nous appeler s'il t'arrivait...

– Maman ! dis-je avec un petit rire. Je ne sais même pas si je vais vraiment y aller, alors ne m'oblige pas à tout remettre en question.

– Vas-y ! s'écrie Nonna en agitant son magazine. Vis ta vie, amuse-toi !

## L'ÉTÉ OÙ J'AI DIT OUI

Je leur adresse un signe, puis file vers l'entrée, dévale le perron avant de changer d'avis. Et pas la peine de me retourner pour savoir qu'elle et ma mère me regardent par la fenêtre. J'essaie de les ignorer, ainsi que les palpitations de mon cœur, tout en dévalant la rue dans ce soir d'été rosé – vers ma première soirée de lycée.

# 4

Je suis à deux rues de la maison de Spencer Thomas lorsque le doute m'envahit assez pour noyer les affirmations les plus optimistes de Paula Prescott. Mince, qu'est-ce que je fais, là ? Je vais vraiment me pointer dans la maison de cet inconnu – complètement seule – comme si j'arrivais chez moi ? Je ferais mieux de rentrer regarder Netflix.

Et puis je me rappelle que c'est Clayton qui m'a invitée. Et que je suis devenue une personne qui dit oui, maintenant.

Je m'engage au coin de la rue lorsqu'une voix derrière moi m'interpelle :

– Yo, Jacobs!

Je me retourne pour apercevoir Ethan Watson, un autre joueur de foot.

– Oh ! lâche-t-il en s'apercevant que c'est moi. Désolé. Je t'ai prise pour quelqu'un d'autre. Tu vas chez Spence ?

Bon, trop tard, je ne peux plus reculer.

– Euh... oui ?

Je m'attends à un regard de travers, mais non, il hoche juste la tête.

– Super, dit-il en me rejoignant.

Il porte un short kaki et un sweat *Université du Michigan*, une paire de baskets immaculées qui ne font que mieux ressortir sa peau foncée.

– C’était bien ton truc, hier.

– Merci, dis-je surprise.

– J’aurais complètement chié dans mon froc s’il avait fallu que je fasse un discours devant tous ces gens.

Il ouvre la porte d’entrée de Spencer avec une autorité qui achève de me confondre.

– Après toi, dit-il.

Je suis déjà entrée dans cette maison, pour travailler sur un projet de groupe en seconde, une présentation pour le cours de bio sur les dangers de la cigarette. Spencer l’avait trouvé un peu ampoulé, pourtant, ça nous avait valu un A.

Cette maison est encore plus grande que dans mes souvenirs : neuve, avec une gigantesque entrée et des fenêtres partout, les chambres conduisant les unes aux autres au lieu de se succéder à des angles bizarres comme chez moi. Je reste un instant au pied de l’escalier, à observer les énormes peintures abstraites et le lustre futuriste. Ethan s’apprête à entrer dans la salle à manger quand il s’aperçoit que je ne le suis pas.

– Yo! crie-t-il encore en sortant des bières de son sac à dos. Tu viens, ou quoi?

– Oui.

Cette fois, ça m’est venu plus facilement. Je le suis vers le fond de la maison.

On traverse une cuisine tout droit sortie d’une pub, pour descendre un escalier recouvert de moquette menant au sous-sol. Moi qui m’attendais à une fête monstrueuse où les gens se bousculeraient, se saouleraient et vomiraient dans les pots de fleurs, comme dans un film des années 90, je ne découvre qu’une douzaine de personnes éparpillées à travers un espace formé de deux chambres, d’une salle avec un canapé d’angle

en cuir de la taille d'un porte-avions, et d'une autre cuisine. Tricia Whitman et deux de ses amies entourent la table de billard, où Spencer et Trevor Cheng se défient sur celui d'entre eux qui triche. Sierra Woodfolk et Joanna Green fabriquent des mini-pizzas pendant que deux garçons de l'équipe de foot jouent à *Warcraft* sur un grand écran de télé.

En principe, ce spectacle devrait apaiser mon anxiété, pourtant, je me sens encore plus angoissée que j'aurais pu l'être hier soir chez Bethany. Ces gens sont tous des amis, tandis que moi...

Que suis-je au juste ?

Depuis mon entrée, je cherche Clayton du regard, mais je ne le vois pas. Je me demande si je ne devrais pas aller jeter un coup d'œil en haut, s'il n'y a pas un autre groupe quelque part, lorsque James Chemaly apparaît, en short de basket et tee-shirt, un gobelet rouge à la main.

– Yo, E! lance-t-il à Ethan d'une voix traînante.

Puis son attention se porte sur moi :

– Et toi... l'autre fille.

– Rachel, dis-je pour me présenter.

Comme si on ne se connaissait pas, depuis trois ans qu'on fréquente à peu près les mêmes cours. Il sortait alors avec Miriam Harris, mais elle a un an de plus que nous et, comme elle a disparu du Snapchat de James depuis Noël, je suis prête à parier qu'ils ont rompu quand elle est partie pour la fac.

– Cool! répond-il machinalement avant de se préparer un autre verre.

Bon, d'accord. Je me retourne vers Ethan dans l'espoir qu'il me soutienne, sauf qu'il est allé rejoindre les joueurs de *Warcraft* en me laissant seule devant un sac presque vide de Tostitos. J'avale le reste, sans trop savoir que faire d'autre, en priant pour ne pas avoir l'air d'une totale loser qui n'aurait plus personne à qui parler. Tricia Whitman

éclate de rire devant le billard – et... non, elle se moque de moi?

Ce ne sont pas mes amis. Je n'ai rien à faire ici...

Et voilà que j'aperçois Clayton par la porte entrouverte d'une des chambres.

Il est assis, un genou sur le rebord en fer forgé d'une méridienne, les doigts enlacés avec ceux de Bethany. Ils penchent tous deux la tête l'un vers l'autre, comme s'ils bavardaient. Il a changé de vêtements depuis cet après-midi – bien obligé, me dis-je amèrement, puisqu'une espèce de débile a renversé du soda sur ceux qu'il portait – son Henley gris, remonté sur les coudes, laissant apparaître un bracelet d'amitié en fils de laine sur son poignet bronzé. Il la regarde comme si personne d'autre n'existait dans tout le Michigan.

Comme si elle était le seul être vivant dans tout le monde entier.

Bethany hausse les épaules, l'air de l'implorer.

– Je ne sais pas quoi faire.

C'est tout ce que je l'entends dire. Je me demande s'ils se disputent encore, bien que ça ne me concerne pas.

Bien que rien ne me concerne dans cette maison.

Clayton s'apprête à répondre quand, depuis la table de billard, Spencer crie brutalement :

– Non, mais quel tas de merde!

Il s'adresse à Trevor, et tous deux se sont arrêtés de jouer. Furieuse, Bethany lance les bras en l'air avant de se lever pour nous claquer la porte de la chambre au nez.

Une seconde avant qu'elle se ferme, Clayton regarde dans notre direction...

Et me voit.

Mon cœur se retourne, m'emplissant la bouche d'une odeur d'ail. Impossible de supporter l'idée que Clayton est

au courant de ma présence, qu'il sait que je suis bel et bien venue, que j'ai répondu à son invitation ; je me sens fondre en poussière. Qu'est-ce que je croyais ? Je ne suis pas quelqu'un qui dit oui. Je dis non. Depuis toujours. Et pour toujours.

Dans un grand soupir, j'essaie de me concentrer sur ce qui m'attend, comme pour un examen ou un exposé depuis quatre ans. Je peux m'en sortir. Il me suffit de traverser ce sous-sol aussi vite que possible, de trouver mon chemin vers la sortie et de passer le reste de l'été à faire comme si rien de tout ça n'était arrivé. J'atteins presque le pied de l'escalier lorsque...

– Rachel ?

Je me retourne pour découvrir Carrie Whiting-Bryant assise dans le canapé d'angle, ses pieds nus sur la table basse, une cannette de bière dans sa main brune. Carrie Whiting-Bryant qui faisait partie de mes meilleures amies.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-elle, surprise, mais sans la moindre agressivité.

Elle se lève, titube un peu en venant dans ma direction.

– Oh... je... euh...

Je serre les lèvres sans comprendre pourquoi je me sens soudain au bord des larmes.

– En fait, je me posais la même question.

– Normal, répond-elle, l'air de capter ma présence beaucoup plus fort que n'importe qui d'autre ici. Ça va ?

– Walls ! crie Ethan en arrachant une fléchette de sa cible. T'es encore là ?

Il en lance plusieurs qui vont se planter dans un étroit rectangle noir.

– Je croyais que tu t'étais déjà barrée, ajoute-t-il.

– Attends, dit Carrie en agitant ses longues nattes. Vous êtes venus ensemble ?

– Quoi ? répond-on en chœur. Non.

– On est juste arrivés en même temps, explique-t-il avant de désigner la cible. Alors, les filles, trois-zéro-un. Qui joue ?

– Pas moi, dis-je en regardant l'escalier. Mais amusez-vous.

Une fois qu'ils seront occupés avec ce jeu, personne ne me verra filer.

– Arrête! dit Ethan en me tendant trois flèches. C'est juste des maths.

– Des maths et aussi vérifier que personne ne se trouve entre toi et ta cible, rétorque Carrie avec un sourire. Ethan, tu te rappelles quand Spence était coincé dans ce...

– Personne ne veut plus en parler! crie Spencer à travers la pièce.

– Walls, insiste Ethan. Tu ne vas pas laisser un mec se débrouiller tout seul ici ?

Je me tourne vers Carrie qui m'interroge du regard. D'un côté, je n'ai qu'une envie, rentrer soigner mes blessures dans le refuge de ma chambre récemment rangée.

D'un autre: que ferait Paula ?

Et je m'entends répondre :

– D'accord! Comment ça marche ?

On joue toute la demi-heure qui suit, Carrie servant d'arbitre aussi bien que de pom-pom girl. Le temps qu'Ethan aille se chercher un autre verre, ma gêne et mon embarras m'ont presque lâchée. Sauf que je ne peux m'empêcher de jeter un regard vers la chambre où se trouvent Bethany et Clayton. La porte demeure complètement fermée.

Une fois qu'on se retrouve seules, Carrie saute avec souplesse sur un tabouret de bar et se met à siroter sa bière.

– Alors, quoi de neuf? demande-t-elle.

J'hésite, un peu prise de court, comme si tout ce que je pouvais lui répondre me paraissait à la fois trop et trop peu, après tant de temps.

– Pas grand-chose, en fait.

– Sérieux? s'esclaffe-t-elle.

Je me sens frémir :

– Quoi?

– Bon, rien.

Au collège, elle prenait des cours de danse pour devenir ballerine, mais tous ses comptes de réseaux sociaux sont réglés en mode confidentiel, si bien que j'ignore si elle continue ou non. À la voir ainsi tenir son corps, j'opterais pour un oui.

– Je veux dire, poursuit-elle, qu'on ne s'est plus parlé depuis trois ans et demi, mais si tu t'accroches à ton « pas grand-chose », c'est toi qui vois.

Là, je me sens carrément vexée. *Je n'ai pas tellement changé depuis*, ai-je envie de répondre. *Je crois que c'est plutôt ça le problème*. Du coup, j'annonce impérieusement :

– Bon, alors, j'ai fini par avoir mes règles. Si c'est le genre de nouvelle qui t'intéresse.

Elle éclate de ce rire à gorge déployée qui nous mettait en joie lors de nos soirées pyjama, quand un de ses papas nous criait du bas de l'escalier de la fermer et de dormir.

– Quelle tarée! lance-t-elle affectueusement. Contentée pour toi. Bienvenue dans le monde de la féminité, etc.

– Merci, dis-je dans un ricanement.

Elle avale une dernière gorgée de sa cannette, saute de son tabouret en la brandissant dans ma direction.

– Je vais en chercher une autre, annonce-t-elle.

– Oh... D'accord.

J'essaie de cacher ma déception. Je me rends soudain compte qu'elle m'a beaucoup manqué, sans doute davantage que je ne l'aurais pensé.

Levant les yeux au ciel, elle me désigne la cuisine :

– Tu veux venir?

– Moi?

– Non, l'autre Blanche à l'air égaré... Oui, Rach, toi!

Je la suis avec un sourire penaud, regarde les joueurs de *Warcraft* s'écarter à son passage. Elle attrape deux cannettes dans le réfrigérateur. Je n'en reviens pas qu'ils paraissent tous tellement à l'aise ici : étalés sur le canapé d'angle, ou carrément par terre. Jamais je n'aurais osé en faire autant, à part...

Bon. Chez Carrie.

Elle prend également un paquet de Fritos avant de me conduire vers le patio où scintille une immense piscine au clair de lune. L'odeur d'herbe tiède et de chlore emplit l'atmosphère d'été. Carrie prend place sur un des deux transats, me désigne l'autre du menton et entame sa bière.

– Tu ne m'as pas répondu, reprend-elle en me tendant le paquet de Fritos. Je veux dire à propos de ce que tu fais ici. Attends, je suis contente que tu sois venue – crois-moi, j'en ai marre de revoir tous les week-ends leurs gueules pourries – mais quand même.

Je hausse les épaules en passant un doigt sur le rebord de ma cannette au lieu de l'ouvrir.

– Je... voulais essayer quelque chose de nouveau.

– Attends, tu détestes les nouveautés ! Enfin, pardon, c'est pas très sympa... Tout le monde change, tu as le droit, toi aussi.

– Sauf que, justement, je n'ai pas vraiment changé. Mais je... commence à me demander si ça ne me plairait pas un peu ? Je ne sais pas. En tout cas, Clayton m'a invitée...

Elle me regarde de travers :

– Clayton ?

– Euh... oui.

Je regrette aussitôt de m'être laissée aller. Carrie et Bethany sont les meilleures amies du monde depuis la classe de seconde. Elles se racontent tout. Je les imagine déjà pliées en deux devant ma naïveté.

– Enfin, je ne crois pas que c'était une vraie invitation. Il a fait ça un peu par hasard.

Carrie plisse le nez.

– Ça m'étonnerait. Clay n'est pas du genre à dire des trucs par hasard. En fait, il est un peu comme toi.

Je n'ai pas le temps de lui demander ce qu'elle veut dire par là que les portes du patio s'ouvrent en grand sur Spencer, James et Trevor, suivis d'Ethan armé d'un haut-parleur Bluetooth.

– C'est ici, la fête? demande James en ôtant tee-shirt et baskets.

Il a le dos tellement maigre que j'aperçois chaque détail de sa colonne vertébrale.

– Tu le sais bien! marmonne Carrie. On est venues ici en espérant que tu nous suivrais pour ficher ta merde.

Il ne lui répond même pas, plongeant directement au fond de la piscine.

– Vous venez? lance-t-il une fois remonté à la surface.

Et il crache un jet d'eau digne d'une fontaine.

– Non merci, dit Carrie.

Sans se faire prier, les autres envoient promener chemises et, dans le cas de Trevor, son short pour apparaître juste en slip bleu orné de robots de dessins animés. C'est la première fois que je vois autant la peau d'un garçon; si bien que je détourne les yeux en me grattant la nuque.

– Pas trop envie d'avalier l'eau que tu viens de recracher, ajoute-t-elle.

– Tant pis pour toi, *chica*.

Il fait la planche et son torse pâle scintille sous les lumières du patio.

– Et toi, Rachel? Tu viens?

– Moi?

Je n'en reviens pas. Je croyais que la seule présence de quelqu'un comme Carrie suffisait à me rendre invisible.

Mais, d'abord je n'ai pas de maillot de bain, ensuite, quand bien même...

– Je ne crois pas.

Avec Carrie, on retourne s'asseoir dans nos transats d'où on regarde les garçons barboter pendant un moment. Elle boit une longue gorgée de bière, regarde ma cannette toujours fermée.

– C'est meilleur froid, tu sais.

– Je... oui, il paraît.

– Non, mais tu n'as pas changé! raille-t-elle. Menstruation ou pas.

– Attends, j'ai aussi appris à conduire.

J'ôte mes sandales, range mes pieds nus sous mes cuisses. Je n'ai plus envie de parler de moi.

– Bon, je n'ai pas de voiture, mais c'est une question de principe.

Tricia et ses amis arrivent également dans le patio. Tous les invités se retrouvent bientôt dans la piscine, à part Clayton et Bethany qui ne se manifestent toujours pas. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'ils font sur la méridienne alors que personne ne peut les voir. À la place, je préfère interroger Carrie :

– Alors, qu'est-ce que tu fais cet été?

– Bof, rien de génial, malheureusement. Répondre au téléphone de la galerie, ce qui va m'occuper jusqu'en août. Et toi?

– Échanger des peintures contre des pizzas, le plus souvent.

– C'est vrai? Tu travailles au restaurant? J'aurais plutôt cru que tu allais passer quelques mois à soigner des cancers ou sauver des baleines.

– Trop marrante!

– En tout cas, je suis sûre que toutes les facs se battent pour t'accueillir...

Je lui balance un Fritos à la figure, même si j'aime bien quand elle me taquine. Ruoxi est géniale, mais elle dit tout ce qu'elle pense, et j'avais oublié ce qu'on ressentait quand une amie vous taquinait.

– Où est-ce que tu vas, cet automne?

– À l'Institut d'art de Chicago. J'étais sur une liste d'attente, mais j'ai reçu un mail il y a deux jours disant que j'étais reçue.

– Carrie, c'est super!

Alors que Trevor fait un plat tonitruant qui soulève un murmure général, je reprends ma cannette pour trinquer, avant d'ajouter :

– C'est ce que tu voulais, non? Tenir une galerie, comme tes pères?

Elle hausse les épaules, plie une jambe pour poser la tête sur son genou.

– Aucune idée.

– Et ça ne te fait pas peur?

– Ce qui me ferait peur, ce serait plutôt d'avoir ma vie toute tracée devant moi. Et toi? Tu veux toujours faire du droit?

– J'y compte bien.

– Fusions et acquisitions, ou je ne sais quoi?

– Non, plutôt défense criminelle. Peut-être tout ce qui tourne autour de la peine de mort? Ou alors l'incarcération de masse, je ne suis pas sûre.

– Sérieux? demande-t-elle en haussant les sourcils. Trop cool.

Elle s'apprête à dire autre chose quand Ethan tape sur le rebord de la piscine.

– Hé! Ça suffit de bavarder, les filles. Tout le monde dans l'eau!

Dans un énorme soupir, Carrie se lève, étire ses longs membres avant de commencer à déboutonner son short.

– C'est bon ! dit-elle à Ethan. Ne t'emballe pas.

Puis à moi :

– Ça te tente ?

– Attends, sérieux ? Tu n'as plus peur d'attraper les microbes de James ?

– C'est fini.

Elle ôte son débardeur, pour se retrouver en soutien-gorge brassière noir, et me tend la main :

– Tu viens ?

– Je ne vais pas me déshabiller devant tous ces gens.

– Ça va, tu peux te baigner avec tes fringues, princesse ! Tu voulais faire des expériences nouvelles cet été, non ?

– Oui, mais...

– Alors lance-toi.

J'hésite un instant, déchirée entre les élans de mon corps et l'image de Paula Prescott assise sur une chaise longue dans son tailleur et m'incitant à tenter de nouvelles expériences. Il suffit de dire oui, n'est-ce pas ? Alors je me frotte les nez, me lève, passe mon pull par-dessus la tête.

– C'est bon, on y va.

– C'est parti ! lance Carrie.

– Yeah, Walls ! crie Ethan d'une voix enivrée.

Trevor pousse un mugissement. Tricia et ses amies m'observent d'un air méfiant depuis le jacuzzi mais, lorsque nos regards se croisent, j'ai la surprise de la voir sourire.

– À trois, d'accord ? reprend Carrie en m'entraînant vers le grand bain. Un... deux...

Là, elle tire sur mon bras et on tombe ensemble. Je frémis de partout, l'eau glacée me donne la chair de poule, mon jean pèse cent tonnes.

– Tu n'as pas dit trois ! dis-je en remontant à la surface.

Mais je ris aux éclats. Tandis que Carrie affiche un large sourire.

## L'ÉTÉ OÙ J'AI DIT OUI

\*\*\*

La maison est plongée dans l'obscurité lorsque je rentre, à part la petite lampe du perron. Une fois dans ma chambre, je me mets en pyjama, tortille mes cheveux humides en chignon, tout en regardant le livre sur mon lit.

– Bon, dis-je à Paula malgré moi. Vous avez gagné cette manche, je le reconnais.

Ce soir, les choses ne se sont pas vraiment passées comme je l'espérais – la porte de la chambre était ouverte quand on est redescendus dans le sous-sol, et pas trace de Clayton ni de Bethany – mais, dans l'ensemble, ça n'avait rien d'un désastre.

Je me glisse sous mes couvertures quand mon téléphone vibre avec un texto de Carrie :

Contente que tu sois venue ce soir.

Je me mordille un instant le pouce, bêtement heureuse malgré moi. Ça fait longtemps qu'on a échangé nos numéros, mais je n'aurais jamais cru qu'elle m'enverrait un message. En fait, je ne pense pas qu'il faille croire pour autant au retour de notre amitié. Mais ça fait du bien de savoir qu'on va partir à la fac, réconciliées de toutes nos interminables chamailleries.

Je finis par taper :

Oui. Contente moi aussi.

J'éteins la lumière et plonge sous mes couvertures. Je dors mieux que jamais.